

[poursuite du dialogue / portrait 1]

## Patrick Sainton par B. Plossu

Ce que Bernard aime chez Patrick : les teintes, l'arrachement, le côté "brut de décoffrage" du travail, ce qui ne veut pas dire que ce ne soit pas, au final, éminemment subtil ! Ce qu'il aime encore chez Patrick : l'aspect du carton et des papiers, la façon dont il use de ce genre de matériau, l'écriture et les ratures, les collages et les coupures, la teinte générale de l'œuvre qui le touche comme peuvent le toucher, par exemple, les collages de Braque<sup>1</sup>.

À propos des œuvres de Patrick, il cite Sigmar Polke, auxquels les teintes lui font penser<sup>2</sup>. De même, le tandem Brassai / Picasso et leurs *Conversations avec la lumière*<sup>3</sup>.

Bernard dit toujours que Patrick « a plus lu que lui », notamment certains contemporains et les avant-gardes des années soixante/soixante-dix. On se prend (avec Patrick) à sourire à cette affirmation. Pourtant, ajoute-t-il, « même si Patrick est plus intellectuel que lui, on reste dans le geste, le matériau, la façon de le détourner de son usage et d'en user à son tour ».

Au fond, peu importe les références qui peuvent, de l'un à l'autre, éventuellement dissembler ou diverger. Peu importe qu'elles ne fassent pas appel aux mêmes rencontres, aux mêmes lectures et surtout – et heureusement – au même parcours, il y a cela qu'il ressent très fort : les gestes de Patrick lorsqu'il travaille, lorsqu'il assemble ces "choses de peu" (papiers, cartons, coupures de presse, etc.), lorsqu'il trace ces phrases au marqueur noir, et cet ensemble de couleurs dont on a parlé (gris, beige, marron, noir, blanc) : c'est-à-dire, finalement chez Patrick, cette absence manifeste de couleurs, qui

---

<sup>1</sup> Georges Braque, *Les papiers collés*, Centre Georges Pompidou, Musée National d'Art Moderne, 17 juin au 27 septembre 1982.

<sup>2</sup> Sigmar Polke collectait des photographies de gens qu'il ne connaissait pas et qu'il utilisait ensuite dans son propre travail. Ce qui l'intéressait c'était leur charge émotionnelle, l'histoire qu'elle racontait et leur vieillissement. Il disait : « ces photographies vieillissent toutes seules ».

<sup>3</sup> Brassai / Picasso, *Conversations avec la lumière*, Anne Baldassari, exposition au Musée Picasso, à Paris, du 1er février au 30 avril 2000. Catalogue publié par la Réunion des musées nationaux, Paris, 2000.

confine presque et obsessionnellement au noir et blanc ; là où dessins et photographies (et tous deux ?) se retrouvent.

D'ailleurs, lorsque Bernard prend des photographies dans l'atelier de Patrick, à Marseille, il remarque qu'il y a beaucoup de noirs. Plus de noirs et de blancs que d'autres couleurs. En tout cas, c'est les noirs qui ressortent. C'est eux qui dominent.

L'autre point qui, selon Bernard, les rapproche est l'écriture. L'omniprésence, chez Patrick, de la littérature et de la philosophie au cœur même de son travail (les "phrases" et "citations" comme surgissement du sens et élément graphique à part entière). Bernard écrit aussi (« un peu », précisera-t-il aussitôt !); compte beaucoup d'écrivains parmi ses amis, a souvent fait des livres avec eux ; s'est essayé à la poésie<sup>4</sup>, à l'écriture sur la photographie ou son histoire.

D'où qu'on évoque, dans leur parcours respectifs, les noms de Ponge (plus pour Patrick que pour Bernard) ou de Denis Roche (pour les deux). Mais il faudrait parler ici de tous les poètes et écrivains qui ont croisé leur route, ont écrit sur eux ou avec eux, aux premiers rangs desquels Allen Ginsberg, Robert Creeley, Michel Butor, Jean-Christophe Bailly, Jean-Marie Gleize, Joël Vernet, Michel Crozatier, etc.

Nous digressons à propos de Denis Roche<sup>5</sup>, que Bernard connaît depuis longtemps ; qui a été important à ses débuts et dans son parcours de photographe, mais dont il apprécie moins le travail de poète que ne l'apprécie Patrick, par exemple, plus nourrit par les écrits de l'auteur de *La poésie est inadmissible* et l'avant-garde littéraire et poétique de ces années-là.

En revanche, il se retrouve l'un et l'autre pleinement sur le travail photographique de Denis Roche et sur ses écrits consacrés à la photographie, jusqu'à ce très récent entretien avec Gilles Mora paru aux éditions du Seuil, dans la collection Fiction & Cie<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> *Poèmes du Jardin de poussière*, publié par Alain Coulange aux éditions Contre Toute Attente, 1995.

<sup>5</sup> L'amitié entre Bernard Plossu et Denis Roche remonte au milieu des années soixante. Denis Roche travaille alors aux éditions Tchou, lorsque Jean-Robert Masson les présente l'un à l'autre. C'est à cette époque que Denis Roche lui montre ses photographies d'Italie. Denis Roche préfacera l'un de ses premiers grands livres *Le voyage mexicain*, éditions Contrejour, Paris, 1979.

<sup>6</sup> *La photographie est interminable*, Denis Roche, entretien avec Gilles Mora, éditions du Seuil, collection Fiction & Cie, Paris, 2007.

Bernard partage le goût de Patrick pour le non-esthétisme ; la radicalité de son travail, son côté un peu abrupt et néanmoins familier. Il se sent en résonance avec lui, avec sa manière d'être et de faire, son parti pris du moindre et du peu. Oublier la technique, faire de l'art avec du simple.

Pour toutes ces raisons, son univers plastique le touche, lui plaît et lui a plu dès le début ; et cela, directement, sans référence aucune. Sans déférence aucune.

L'attitude, le geste, l'œuvre, ensemble et indépendamment — c'est ce qu'il aime chez lui. C'est ce qu'il a aimé chez Braque. Ce côté "anti-mode", résistance à l'air et aux leurre du temps, que résume parfaitement la formule : « Braque ou l'anti-Picasso » !

Soyons plutôt terne que trop brillant, plutôt silencieux que trop bruyant, plutôt discret que trop voyant ou trop en vue. Et ne cédon rien. Ne cédon pas sur ce que nous sommes et sur ce que nous faisons.

Bien qu'il ait en horreur la morale et ses mots ronflants et galvaudés, Bernard parle d'*intégrité* à propos de Patrick et de son travail. Faire ce qu'on doit faire, et tant pis ou tant mieux ! Poursuivre malgré tout. Poursuivre, quoiqu'il en coûte ! Même si le "système" est défaillant et les processus de reconnaissance dès le départ faussés.

Il y a « plus de volonté qu'on ne le croit dans l'attitude et le travail de Patrick, plus de courage par rapport à la vie ».

« Il est entier. Ne cède pas. N'en rabat sur rien. »

Olivier Domerg  
Entretiens avec B. Plossu et P. Sainton  
réalisés en août et septembre 2007.  
La Ciotat / Marseille / La Ciotat,  
août 2007 - janvier 2008